

A lire

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **85 (1997)**

Heft 1402

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ECLATS DE RIRE

Qui rit et de quoi? Quel rôle jouent les différences hiérarchiques et sociales dans la façon de plaisanter des femmes et des hommes? Un domaine peu exploré par la linguistique.

«Ceux qui cherchent les causes métaphysiques au rire ne sont pas gais» disait Voltaire. Pourtant, Helga Kotthoff rit volontiers avec ses amis, ce qui n'empêche pas cette linguiste qui travaille aux universités de Constance et de Vienne d'écouter aussi les rires des autres, et de se demander: à quel propos les femmes et les hommes rient-ils?

Qui rit quand, pourquoi et aux dépens de qui? Si les sciences humaines se sont déjà préoccupées de l'humour écrit et des blagues, Helga Kotthoff est l'une des seules à traquer la plaisanterie dans son quotidien. «Les premiers résultats des recherches dans le domaine montrent que les gags de la vie quotidienne n'ont que peu de signification dans la vie de tous les jours. En revanche, les anecdotes drôles, les moqueries et l'ironie sarcastique jouent un rôle important dans la vie des gens, ce qui montre que la communication par l'humour va bien plus loin et est plus complexe que le simple witz».

On ne rit pas des chefs

L'humour au quotidien remplit une fonction importante d'évacuation du stress. La sociologue américaine Rose Coser avait déjà montré, dans les années 60, que les plaisanteries couraient du haut en bas des hiérarchies professionnelles. Coser a analysé vingt conversations d'hôpital, dans lesquelles étaient impliqués six médecins-chefs (quatre hommes et deux femmes), six médecins-assistants (tous masculins), trois infirmières et deux femmes psychologues. Résultat: les médecins-chefs font la plupart de leurs plaisanteries aux dépens des assistants, et ceux-ci blaguent principalement sur les patients ou sur eux-mêmes. Les deux groupes en bas de l'échelle (les infirmières et les deux psychologues) n'ont produit que quatre plaisanteries sur les cent-trois enregistrées!

Les recherches d'Helga Kotthoff dans le monde universitaire confirment les dires de

Coser, même si l'influence du mouvement antiautoritaire des années 70 a quelque peu assoupli la situation. Il n'en reste pas moins que les blagues ne s'énoncent pour ainsi dire jamais aux dépens des supérieurs.

La loi du plus faible ne touche pas seulement ceux aux dépens desquels on peut rire sans encombre. Elle dicte aussi qui a le droit de faire rire les autres. Quand le chef estime dire quelque chose de drôle et rit, la plupart des collaborateurs rient aussi, que le gag ait effectivement été drôle ou non. Et les supérieurs hiérarchiques prennent également le droit de ne pas rire aux plaisanteries de subalternes ou même de pairs, les laissant sans ménagement rire tout seuls à leur bonne blague.

D'abord sourire

Le rire est hiérarchique, certes, il est aussi sexué. La différence est énorme selon que c'est un homme ou une femme qui produit la plaisanterie. Une femme qui enchaîne l'une après l'autre la gaudriole et qui recueille les rires forcés des hommes de son entourage est une situation tout à fait atypique. Quelle femme n'a pas connu, en revanche, la situation inverse?

«Les femmes ont avec l'aspect comique de la vie un rapport différent de celui des hommes» dit Kotthoff. «Leur gaieté obéit à d'autres attentes, est différemment perçue et jugée et relève d'une autre tradition». Les normes de notre hiérarchie sociale placent le sourire au premier rang de la gaieté féminine. Puis viennent, dans l'ordre, du plus permis au plus interdit: le rire (mais pas la moquerie), la petite plaisanterie discrète, la blague ou le witz, et enfin, en bonne dernière, la plaisanterie sexuelle. Le temps n'est pas loin où un bon rire bien sonore chez une femme faisait figure d'épouvantail dans les manuels de savoir-vivre. Le rire de la hyène ou le rire d'une poule qui glousse sont autant d'expressions consacrées qui sont là pour nous le rappeler.

«Et pourtant, les femmes rient, dit Helga Kotthoff, et même plus souvent que les hommes». Carrément deux fois plus souvent, selon le linguiste Walter

ELLES SONT POUR LA PAIX

Pourquoi ne pas commencer cette année Cultur'elles 1997 avec une bonne marche de solidarité des femmes, même si cette «manif» a eu lieu voici plus de 300 ans à Londres. Comme quoi! Récit de Perle Bugnion-Secretan.

Londres 1639. L'Angleterre est déchirée par la guerre civile. Deux clivages: catholiques contre protestants, parlementaires contre monarchistes. Des femmes se sont battues dans les deux camps, mais d'autres ont lancé des pétitions demandant la fin des hostilités. En vain. Jusqu'au jour où, le Parlement ayant rejeté une nouvelle offre de paix, les harengères, qui tiennent le haut du pavé au marché de Londres, lancent une manifestation de femmes.

Elles sont 300, ou 6000, selon qu'on écoute les femmes ou les autorités. Elles ont mis un ruban de soie blanche à leur chapeau ou à leur bonnet, quelques-unes allaitent leur bébé. On les qualifiera de prostituées, de mendiante, de souillons, «d'écume de l'écume» des bas-fonds de Londres. On les dira manipulées. On prétendra que des hommes déguisés se sont glissés parmi elles. Elles font peur.

Pourtant, elles ne font que se plaindre de la mort de leurs maris, que réclamer le retour du roi et surtout la paix, la «douce paix chère aux femmes». Elles forcent l'entrée de la cour de Westminster. Le Parlement lance sur elles de la troupe, avec mousquets et sabres. Une femme est tuée, une autre a, dit-on, le nez coupé. Puis arrivent des hommes à cheval, les femmes doivent fuir, mais plusieurs sont blessées, d'autres saisies et emmenées dans les cachots de Londres.

Les parlementaires ont tremblé, mais n'ont pas entendu la voix des femmes. La guerre continue.

d'après Antonia Fraser

The Weaker Vessel, a Woman's Lot in seventeenth century England.

Dreher, notamment parce que les femmes rient aussi plus de ce que disent les autres. Dreher a observé, dans des conversations entre étudiants et étudiantes, que lorsqu'un homme commençait à rire, dans un tiers des cas les femmes s'y mettaient aussi. Mais lorsqu'une femme provoquait le rire, seuls 5% des hommes s'y joignaient. Par ailleurs, dans 54% des cas, les hommes coupaient le rire déclenché par une femme d'une remarque sérieuse ou ne riaient pas, comportement que les femmes n'adoptaient que dans 10% des cas.

L'humour qui sépare

Des recherches norvégiennes et américaines sur les adolescents montrent que la situation n'a pas tellement changé. Schématiquement dit, les garçons font des witz et les filles rient. Les garçons tendraient vers un humour «désintégré» logique avec la situation de concurrence qu'ils vivent, les filles tendraient vers un humour «intégrateur», plus basé sur une amicale ironie ou sur l'autodérision.

Helga Kotthoff nuance selon les milieux: «Dans certains cercles, l'égalité face à l'humour a fait son chemin. Les hommes sont «drôlement» provoqués par les femmes et, au vu de leurs rires, semblent goûter cette forme d'humour. Les cabarettistes qui jouent sur ce registre ont du

succès. Quant aux hommes atteints dans leur dignité par ces provocations, ils tentent de se défendre en racontant tous les witz qu'ils connaissent sur les blondes idiotes. Mais les femmes ont maintenant de la répartie. Savez-vous pourquoi les witz sur les blondes idiotes sont si courts? Ben voyons, pour que les hommes les comprennent aussi».

Martine Chaponnière

Adapté de *Das Lachen der Geschlechter* par Bernhard Matuschak, Süddeutsche Zeitung. Le livre d'Helga Kotthoff, *Das Gelächter der Geschlechter*, est épuisé et a été réédité aux Editions universitaires de Constance.

À LIRE



(022) 343 22 33

Vieillesse différentiel: hommes et femmes

Cet ouvrage interpelle celles et ceux qui sont appelés à planifier le futur. Il est le fruit d'une recherche conduite dans le cadre du Programme national de recherche PNR 32 Vieillesse et prend pour point de départ la considérable augmentation de l'espérance de vie de l'homme et de la femme depuis le début du siècle. Si celle-ci était, en Suisse à la fin du XIX^e siècle, de 48 ans pour les femmes et de

45 ans pour les hommes, elle est actuellement de 81 ans pour les femmes et de 74 ans pour les hommes, notent les auteurs de ce dossier en se référant à des statistiques nationales. Ce bond statistique spectaculaire s'accompagne en parallèle d'une tout aussi spectaculaire progression du nombre d'octogénaires, de nonagénaires et de centenaires en Suisse, les femmes étant nettement majoritaires. Mais si elles vivent plus longtemps que les hommes, elles le paient souvent cher, par la pauvreté, la solitude et la dégradation de leur état de santé physique et psychique. Sombre tableau qui résulte, d'après les observations des auteurs de la recherche, d'une prédominance dans cette cohorte de population du modèle dit encore traditionnel de répartition des rôles selon le sexe, fondée sur la domination des hommes et la dépendance des femmes. Or, ce modèle est en train de s'estomper. Mieux armées aujourd'hui pour affronter les aléas de l'existence, parce qu'elles ont eu accès à une formation plus poussée, qu'elles ont exercé la plupart du temps une activité professionnelle, qu'elles ont été mieux en mesure de choisir le moment de leurs maternités, les femmes qui atteindront demain le seuil de la vieillesse devraient être mieux préparées à défendre les intérêts de leur classe d'âge et plus sensibilisées sur la nécessité d'améliorer la condition des personnes plus âgées dont elles prendront fatalement la relève. (aml)

Astrid Stuckelberger et François Höpflinger, *Programme national de recherche PNR32 Vieillesse*, Editions Seismo, Case postale 313, 8032 Zurich, 192 pages.

Derrière le mythe Brontë

Jane Eyre a été publié, comme les romans de ses sœurs, sous un nom de plume masculin. Le succès a été immédiat. Sur lui s'est greffé tôt après la mort prématurée de Charlotte Brontë, celui de la biographie qu'une de ses amies, romancière elle aussi, lui a consacrée. Mrs Gaskell a été influencée par des témoignages peu objectifs. Elle a cru bon de noircir les circonstances de la jeunesse de Charlotte et notamment la personnalité de son père pasteur. Il s'est ainsi créé une mythologie autour des Brontë.

Une historienne longtemps archiviste et conservatrice du musée Brontë à Harworth, vient de publier* une étude exhaustive, non seulement de la vie de Charlotte, mais aussi de l'histoire de toute la famille Brontë: le père sorti de Cambridge, la mère issue d'une famille de riches commerçants de Penzance en Cornouailles, mais tôt emportée par un cancer, le frère Branwell, peintre et poète, et les trois sœurs, également talentueuses: Charlotte, Anne et Emily, auteure, elle, d'un roman strictement de passion *Les Hauts de Hurlevent*.

Grâce aux recherches de Juliet Barker, on comprend mieux comment des relations étroites se sont établies entre ces quatre enfants, privés de mère, mais bien instruits par leur père, vivant à Haworth dans une relative solitude. On voit comment ils ont développé leur imagination: ils ont interminablement «joué» en créant ensemble des pays étranges, avec leurs rois, leurs héros, leurs princesses. Ils en racontaient les aventures et les amours dans de petits cahiers qu'ils confectionnaient eux-mêmes, qu'ils couvraient de minuscules caractères imitant l'imprimerie.

On sait aussi comment Branwell et les trois sœurs ont été emportés par la tuberculose. Ce qui explique que ces êtres si doués n'aient été les auteurs que d'un ou deux livres. Charlotte et Anne ont construit leurs romans autour de femmes cherchant à conserver leur dignité, à conquérir leur autonomie malgré les conventions sociales, en se référant à leur seule conscience.

Les sœurs Brontë sont romancières avant d'être féministes, au sens de militantes dans un mouvement organisé. Ce serait d'ailleurs un anachronisme, on est un siècle trop tôt. N'empêche que dans l'histoire des femmes, elles ont une place de pionnières. Il faut bien voir cet aspect de leurs œuvres quand on regarde les films qu'on en a tiré, ou mieux encore qu'on les lit ou les relit.

*Juliet Barker, *The Brontës*, éd. Phoenix Giants, Orion House, 5 Upper St Martin's Lane, 1003 pp. (pbs)

Trois films à succès ont remis à la mode trois romans à succès dus à des romancières du siècle dernier: *Sense and Sensibility*

de Jane Austen, *Jane Eyre* de Charlotte Brontë, et *Middlemarch* de George Eliot. Simplificateurs, réducteurs comme tous les films, ils ne peuvent donner une idée complète de la richesse des romans, mais ils en disent l'essentiel.

Virginia Woolf, qu'on a depuis longtemps reconnue comme l'un des grands écrivains - hommes et femmes confondus - du 20^{ème} siècle, a souvent dit son admiration pour ces romancières qui l'ont précédée, notamment dans son pamphlet féministe *Une Chambre à soi*. Mais ces femmes étaient-elles féministes comme elle?

Elles ont tiré leur inspiration de leur vécu, et leur vécu, c'était celui des femmes de leur milieu, à leur époque. Privées de la même instruction que leurs frères, habituées à obéir et non à former leur propre jugement, elles n'avaient pas d'autre perspective que de devenir «gouvernantes» dans des familles plus aisées que la leur, quoique peut-être moins bien éduquées, ou à se marier à tout prix.

On a reproché à Charlotte Brontë de n'avoir pas, dans *Jane Eyre*, touché le problème de la pauvreté née de l'introduction des métiers à tisser mécaniques, alors même qu'elle vivait dans un village de tisserands, en plein Yorkshire, région de filatures, agitée à l'époque de révoltes ouvrières qui ont fait date dans l'histoire de la première industrialisation. Mais ce que Charlotte Brontë et sa sœur Anne, romancière également douée, voulaient dénoncer, c'était la situation ambiguë de la gouvernante, placée entre des patrons généralement exigeants, et une domesticité qui les enviait. L'histoire du frère Branwell, dévoyé par la mère de son élève, et qui a sombré de désespoir dans l'alcool et la drogue sans avoir donné la mesure de ses dons, montre d'ailleurs que le statut des jeunes précepteurs n'était guère plus enviable. Ce n'est qu'à la génération suivante, avec George Eliot, que les romancières ont fait entrer dans leurs livres une dimension



ÉCOLE POLYTECHNIQUE
FÉDÉRALE DE LAUSANNE

L'Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL)
met au concours un poste de

PROFESSEUR/E en PHYSIQUE DES PLASMAS et DIRECTEUR DU CRPP

Le/la candidat/e doit être une personnalité de haut niveau scientifique, reconnue sur le plan international dans le domaine de la physique des plasmas. Une vision large du domaine, une expérience professionnelle de conduite d'un important groupe de recherches, ainsi que des aptitudes de négociateur et de communicateur, constituent un atout. Le Centre de recherche en physique des plasmas - CRPP - est le centre principal de recherches en physique des plasmas en Suisse (plus de 100 collaborateurs). Il réalise le programme national de recherches en fusion magnétique dans le cadre de l'Association EURATOM - Suisse. En sa qualité de Directeur du CRPP, le/la professeur/e assumera une triple mission: 1) Contribuer à la mission de l'EPFL de former des ingénieurs et des chercheurs. 2) Diriger le CRPP et participer activement à ses programmes de recherche, ainsi qu'aux programmes internationaux auxquels participe la Suisse. 3) Stimuler le transfert des connaissances scientifiques et technologiques vers l'industrie.

Délai d'inscription: 10 mars 1997.

Entrée en fonction: à convenir.

Les candidatures féminines sont particulièrement bienvenues. Les personnes intéressées voudront bien demander le dossier relatif à ce poste à:

Présidence de l'Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne, CE-Ecublens, CH 1015 Lausanne, Suisse.

sociale plus large, à côté de celle relative à la situation de la femme. (pbs)

Mme de Sévigné, écrivaine qui s'ignore

L'année Sévigné s'achève, c'était en 1996. Il y eut un timbre des Postes françaises, des concerts et des colloques à Grignan et à Paris (voir FS août-septembre 96), et deux livres importants. L'un, de l'érudit éditeur de la magnifique *Correspondance* de la Pléiade, raconte *Naissances d'un écrivain*. L'autre, d'une historienne, fait la biographie d'une *Mère passion*. Ces deux sous-titres correspondent-ils à une réalité? Certes, elle est reconnue comme le meilleur épistolier - hommes et femmes confondus - de langue française, mais, contrairement à son amie Mme de La Fayette, elle n'a jamais pensé être un écrivain. Elle a écrit comme elle parlait, elle ne s'est jamais relue ni corrigée. On lui connaît entre cinquante et soixante correspondants, allant de ses fermiers à ses amis duc et pair ou cardinal. Seules des lettres adressées à 29 personnes demeurent, et deux uniques lettres à son fils. Si on en a 764 à sa fille Françoise de Grignan, 136 sont probablement perdues. On n'a aucune des lettres de Françoise, aussi nombreuses sans doute que celles de sa mère.

Celle-ci ont été conservées, connues, réécrites au 18^{ème} siècle, reconstituées et enfin publiées correctement grâce à une suite de hasards et de multiples recherches depuis trois siècles. Moyennant quoi Mme de Sévigné est devenue un «écrivain», alors qu'elle n'écrivait

que si elle avait quelque chose à dire, et qu'écrire à sa fille n'avait d'autre but que de surmonter une cruelle séparation. Bien sûr, en termes actuels, on a beau jeu de la qualifier de mère possessive. C'est peut-être ne pas tenir suffisamment compte des conditions de vie de ces deux femmes. La mère restée veuve très jeune avec deux jeunes enfants à élever et à établir suivant leur rang social, une nécessité à l'époque, le tout avec relativement peu de moyens. La fille mariée au représentant du roi en Provence, lequel a déjà perdu deux femmes en couches, a de lourdes dettes et une charge qui l'oblige à de non moins lourdes dépenses. Si on se souvient qu'il fallait cinq jours pour qu'une lettre aille de Paris à Grignan, dix jours de Bretagne, où Mme de Sévigné séjournait souvent par esprit d'économie, à Grignan, qu'il fallait deux à trois semaines pour faire le voyage par coche d'eau et diligence ou carrosse, à quoi on peut ajouter encore l'impuissance de la médecine, on comprend mieux les angoisses de Mme de Sévigné, et même ses questions et interventions indiscrètes quand sa fille sort de sa sixième grossesse en sept ans. Mais peut-être est-ce moins la correspondance que les retrouvailles qui ont fait taxer Mme de Sévigné de mère possessive. Elles n'ont en effet, à part la dernière, guère été heureuses. Ces deux femmes, qui s'aimaient, évoluaient loin l'une de l'autre, et la correspondance ne comblait ni la distance ni le temps. Ainsi quand elles se rejoignaient, la mère avait l'illusion qu'elle allait retrouver la fille dont elle conservait l'image, et la fille, la mère toute de tendresse des lettres bihebdomadaires. Toutes deux d'ailleurs angoissées à l'idée de ne pas être tout ce qu'elles auraient voulu l'une pour l'autre.

On a trahi Mme de Sévigné en publiant des choix de ses lettres: les plus belles lettres, lettres historiques, et même - je n'invente rien - lettres expurgées à l'intention des écoles de jeunes filles. On ne la connaît, et c'est passionnant, qu'en la suivant d'année en année, en découvrant le développement de sa vie intérieure au fur et à mesure de ses rencontres, de ses expériences, de ses difficultés, de ses erreurs, de ses lec-

tures, d'une grave maladie, de la mort de parents et d'amis, de ses inquiétudes pour son fils et puis pour son petit-fils qui sont à la guerre, de l'approche de la vieillesse. C'est toute la vie d'une femme, dont l'esprit très brillant a trompé, mais qui a été toujours seule et angoissée: orpheline de père et de mère, veuve peu de temps après son mariage, mère de deux enfants à cause desquels elle ne s'est jamais remariée, mais qui, bien naturellement, sont partis au loin faire leur vie. Elle s'y est associée par la richesse de son cœur. On peut regretter que la nouvelle biographie qui lui est consacrée n'ait pas traité de façon plus approfondie cet aspect de la vie de la marquise.

(pbs)

Roger Duchêne, *Naissances d'un écrivain, Mme de Sévigné*, Fayard, 1996

Anne Bernet, *Mme de Sévigné, Mère passion*, Perrin, 1996.

Nozipo MARAIRE «Souviens-toi Zenzélé» Albin Michel - 1996

Zenzélé est un prénom qui ne vous dit sûrement rien et la lecture du livre de Nozipo Maraire ne vous en apprendra guère plus sur cette jeune zimbabwéenne partie étudier aux Etats-Unis.

Pourtant, ce roman, rédigé sous la forme d'une longue lettre adressée à Zenzélé par sa mère, ne se referme que la dernière page lue.

Dès le début, les inquiétudes d'Amaï Zenzélé - expression qui signifie «mère de Zenzélé» et qui est aussi son nom - guident le récit: sa fille a décidé d'aller étudier au loin et ce choix l'interpelle car il est très éloigné de son propre parcours. Il la pousse à raconter son passé, leurs racines, et le présent, si nouveau... Comme un talisman pour Zenzélé.

Nozipo Maraire évoque alors - grâce à Petranella, Mukoma Byron, Soeur Afrique, Tinawo et tous les autres - les contours résolument contemporains d'un pays, ici le Zimbabwe, qui mise sur l'avenir sans renier ses fondements culturels. Un livre pour comprendre l'Afrique d'aujourd'hui et inventer celle de demain.

Caroline Perren

THÉÂTRE DE FEMMES: Gerty DAMBURY

Peu de femmes se sont essayées à l'écriture théâtrale.

Parmi nos contemporaines francophones, c'est une guadeloupéenne, qui est révélée au grand public. Gerty Dambury, 39 ans, native de Pointe-à-Pitre, est consacrée avec la création de sa pièce *Lettres Indiennes* durant le Festival d'Avignon. Consécration parce que certaines de ses pièces sont restées inédites et que si elle est très connue en Guadeloupe, ce n'est pas encore le cas ailleurs! Révélation, parce que pour qui goûte le théâtre contemporain, son écriture est l'égale de celle de Bernard-Marie Koltès, de Marie Redonnet et de Philippe Minyana.

Lettres Indiennes nous fait assister à l'évolution d'une femme, Fructueuse, qui cherche, essaie de comprendre, veut écrire des lettres, observe les autres et commence une véritable quête. Elle s'intéresse d'abord à Paul, mécanicien à l'usine, qui a voulu rompre avec la logique familiale et le travail dans les champs de canne à sucre. Il lui fait rencontrer un ancien footballeur qui s'est mis à boire et que son épouse a quitté. Cette femme justement se demande où aller. Elle est en rupture sociale et familiale. «Ne s'égare-t-elle pas dans cette vie?» Fructueuse suit Paul dans son difficile retour auprès des siens en raison de la fermeture de l'usine de rhum. «Notre terre ne te suffisait pas. Tu prétendais faire mieux que nous» lui lance sa mère. Cette dernière a peur de la ville. Ambiguïté des mères guadeloupéennes qui souhaitent à la fois que leurs enfants partent et réussissent et qu'ils reviennent auprès d'elles! Désespoir et espoir sont entre-mêlés. Le fils exprime ses conflits avec la tradition, le père, la reproduction des schémas familiaux et le silence qu'on lui a imposé.

Gerty Dambury propose de l'exotisme à l'envers. A la place de la vie douce des îles, c'est la vie dure dans les champs et les usines, l'inquiétude pour l'avenir. L'auteure a la chance d'être servie par des comédiens tous remarquables et complets (Firmine Richard, Raymonde Palcy, Gilbert Laumond) et un grand metteur en scène: Alain Timar, qui a retravaillé le texte avec elle. Sa conception globale intégrant musique, danse, chant convient parfaitement pour présenter les personnages et non les représenter.

Le Bazar de l'ONU au secours des enfants

Beau geste du cercle féminin des Nations Unies qui, lors de son Bazar annuel tenu en novembre dernier au Palais des Nations de Genève, a versé une partie des gains de la vente des billets de sa loterie, au «Kiosque Terre des Enfants respectés», animé par la Genevoise Geneviève Piret. Le Bazar des Nations Unies a pour vocation de financer, par des montants de quelques milliers de francs, de nombreux projets destinés à venir en aide à l'enfance défavorisée sur les cinq continents. (l.b.)

Parallèlement à son travail d'auteure, Gerty Dambury a participé à l'action du ministère français de la culture sur le livre et la lecture en Guadeloupe et fut responsable de projets éducatifs dans les zones de développement social de quartier. Aujourd'hui, elle enseigne l'anglais et termine un roman: *sérénade à Poinsettia*.

Le texte de *Lettres Indiennes* est publié aux Éditions Lanza (Belgique). **Marianne Robert**

Toutes celles et ceux, et ils sont nombreux, qui se sont laissés emporter par le courant et ont suivi *Le Trajet d'une Rivière*, se laisseront avec le même plaisir emporter dans le tourbillon d'*Objets de Splendeur*.

William Shakespeare en est le centre, ainsi que la troupe de comédiens dont il fait partie et pour laquelle il écrit ses pièces immortelles.

La vie de Shakespeare est pleine de mystères. Le moindre n'est pas le secret de ses amours. Qui était le ou la destinataire des *Sonnets*, qui était la *Dark Lady*?

Diverses hypothèses ont été émises. Anne Cunéo choisit celle qui lui semble le mieux pouvoir justifier par l'analyse de textes - sonnets, mais aussi extraits de comédies ou de tragédies - et par de nombreux recoupements. Elle travaille en historienne, mais elle est surtout conteuse. Et ce qu'elle nous conte, c'est la vie amoureuse du poète. Et elle nous la conte à travers les souvenirs d'un adolescent, apprenti charpentier qui construisait décors et machines pour la troupe.

Le récit est émaillé de citations, replacé dans l'atmosphère agitée, brillante, de cette renaissance élisabéthaine que l'auteure connaît bien: le Tregian de *la Rivière* est à dix ans près le contemporain de Shakespeare. C'est une époque de création littéraire, d'enthousiasme pour le théâtre, de tensions entre catholiques et protestants, d'épidémies récurrentes de peste. Relues dans ce contexte, les citations prennent un relief nouveau. Anne Cunéo les retranscrit par souci d'exactitude. Ainsi, *The taming of the Shrew* devient *La Sauvageonne apprivoisée* au lieu de la *Mégère apprivoisée*, car Catherine n'a rien d'une mégère, c'est simplement une jeune fille oppri-

mée qui se révolte, le personnage le plus respectable de la pièce et en fin de compte, celui qui triomphe.

Tregian vient finir ses jours en Pays de Vaud. Les souvenirs de Thomas Vincent sont retrouvés par un jeune Bordier, de cette famille genevoise d'émailleurs qui étaient célèbres à Paris et à Londres. Malgré sa sympathie pour l'Angleterre, Anne Cunéo, on le voit, conserve heureusement ses attaches avec la Suisse. (pbs)

Anne Cunéo

Objets de Splendeur, 450 pp. Campiche éd., Yvondand, 1996.

À VOIR

Gabriella Verna dessine et projette la tolérance et le respect



«Auto-caricature»

«La télévision ne rend pas forcément idiot, à condition d'apprendre, dès l'enfance, à être critique face à cette petite fenêtre sur la vie», affirme Gabriella Verna, la dessinatrice italo-tessinoise, installée depuis des années à Carouge, qui non contente d'avoir sauvé le cinéma Bio de la destruction, y a ensuite installé un ciné-club original: L'Enfant-Lune*. Destiné aux gavroches de 7 à 77 ans, qui ont eu tout loisir de découvrir depuis l'automne 96, et en alternance avec La Lanterne Magique, un must des plus beaux dessins animés qui feront la gloire du cinéma et la télévision, tant sur le plan du contenu que sur celui du graphisme. Avec, en prime, à l'issue de chaque séance, un vote des adultes et des enfants en vue d'élire le *cartoon* préféré, qui sera couronné en mai 1997, lors de la Nuit des Animovores du Grand Prix de l'Enfant-Lune.

Gabriella Verna connaît les vices et vertus du petit écran pour l'avoir pratiqué en auteure. C'est en effet à elle que l'on doit la série «*La Maison Bleue*», et les films «*Lady Cocooning* et sa petite chienne Cocoon» ou «*Baby sitting Moon*». «Qu'on le veuille ou non, -explique notre interlocutrice-, la télévision est devenue une sorte de baby-sitter. Et cette lucarne sur la vie est capable du meilleur comme du pire. Notre ciné-club a pour fonction d'habituer l'enfant, mais aussi le jeune et l'adulte, à savoir choisir l'image, à le sensibiliser au monde qui nous entoure, aux problèmes du quotidien. Sans omettre la qualité des dessins d'auteurs, tels ceux de Tomi Ungerer, Maurice Sendak, Jef Laguionie et tant d'autres qui laisseront certainement une trace importante dans l'histoire de l'art.»

Gabriella Verna souhaiterait pouvoir compter sur la collaboration des écoles pour soutenir sa démarche, car selon elle leur apport est fondamental. «Les enfants qui ont de la chance d'avoir des parents disponibles, qui parlent avec eux, regardent des programmes en leur compagnie ou les emmènent au cinéma ne risquent pas grand chose car on les aura déjà aidés à savoir choisir. Mais les autres? Quelle sera l'influence de la télévision sur les enfants d'aujourd'hui qui deviendront les adultes de demain?», s'interroge cette artiste exigeante, par ailleurs mère d'une jeune femme. Les histoires de Gabriella Verna ne sont pas que de sympathiques dessins pastels qu'on regarde avec plaisir avant de se glisser dans les bras de Morphée, mais des histoires de la vie, abordées avec sensibilité et destinées à rendre attentifs les plus petits aux problèmes d'une actualité parfois cruelle, comme la corrida, la chasse à la baleine, la différence, la violence ou l'inceste. Thème particulièrement délicat à aborder, que Gabriella Verna a commencé à traiter bien avant les événements tragiques de Belgique, «puisque cela fait un an et demi que je travaille avec la Fondation Marie-France Botte à Bruxelles, sur un projet qui illustre clairement la limite que les adultes, parents compris, ne doivent pas franchir pour ne pas porter atteinte à l'intégrité et à la dignité de l'enfant.»

Et la créatrice de *Madame Doddy Vétérinaire* de rappeler qu'il est aussi important de mettre l'accent sur les familles d'accueil, afin que l'enfant qui a subi une si profonde blessure se sente protégé et surtout aimé. Le pari de Gabriella Verna? Interpeller enfants, adultes et institutions face aux absurdités de la planète qu'elle tient à dénoncer. Avec un peu d'ironie et beaucoup de tendresse.

Luisa Ballin

* **Contact: Ciné-Club L'Enfant Lune - Atelier La Maison Bleue - 44 rue de la Filature - CH-1227 Carouge-Genève - Tél. + fax: 022/342 55 31**

LA DER

Dans le *Herald Tribune* du 4 décembre, on pouvait lire que Peng Wan-ju, 47 ans, avait été retrouvée morte, assassinée de plus de 35 coups de couteau près de Kaohsiung, Taiwan. Elle se rendait à un meeting du «Democratic Progressive Party». Elle dirigeait le département des affaires féminines depuis 1995. Et était connue comme une championne de la cause des femmes. Un lien entre ceci et cela. L'enquête le révélera peut-être un jour?

En guise de vœux de bonne année, un petit conte venant de l'Afrique la plus ancienne. Il a été raconté par l'écrivain sud-africain Laurence van der Post au cours d'une interview à Zurich. Il est décédé depuis.

Un jeune Boshiman se rafraîchit le visage. Pendant qu'il est penché sur l'étang, il voit passer le reflet d'un grand oiseau blanc. Il lève les yeux, l'oiseau a disparu. Il part à sa recherche. Village après village, il se renseigne. Toujours la même réponse: on a bien vu l'oiseau, mais il est parti. De proche en proche, l'homme marche tout autour de l'Afrique. Ses cheveux commencent à grisonner. Il arrive au pied d'une haute montagne. Enfin, une réponse différente: oui, nous connaissons l'oiseau, il niche là-haut. L'homme se met à grimper. Il approche du sommet, mais ses forces l'abandonnent, il se couche et pense qu'il va mourir. Alors descend du ciel une plume blanche, qui se pose dans ses mains entrouvertes.

Perle Bugnion-Secretan